comme par enchantement San-Francisco, Melbourne, Sydney ; les archipels sauvages sont passés de l'état de barbarie à la civilisation moderne ; enfin le Japon, par une soudaine révolution, s'est placé au même rang que les pays les plus civilisés de l'ancien monde.

Une seule nation, celle qui précisément par son admirable position et son antique civilisation aurait dû contribuer le plus efficacement à ce grand mouvement, la Chine, s'est tenue obstinément à l'écart.

Méconnaissant la marche irrésistible du progrès, elle a voulu se tenir retranchée de ce grand concert des peuples, qui est la vie de l'humanité. Les nations européennes ont dû enfoncer à coups de canon ces portes que la routine chinoise s'obstinait à fermer au commerce du monde. On se souvient de cette guerre de 1862 dans laquelle les armées anglaise et française vinrent dicter leurs conditions à l'empereur jusque dans sa capitale de Péking.

Les résultats de cette expédition furent plus apparents que réels ; quelques ports furent ouverts au commerce européen, les puissances civilisées purent avoir leurs représentants à Péking, mais le pays n'en resta pas moins fermé.

Au contraire des Japonais, qui ont accepté, peut être trop rapidement, toutes les institutions européennes, les Chinois se bouchèrent les yeux et les oreilles devant toutes les innovations, se contentant de leur antique civilisation, si admirable il y a quinze siècles, mais bien défectueuse aujourd'hui. Ni les télégraphes ni les chemins de fer ne trouvèrent grâce devant leurs yeux ; tout cela resta pour eux la misérable invention des chétifs barbares.

Et, en effet, pour les Chinois tous les étrangers ne sont que des barbares, que Dieu a fait naître dans des régions glaciales et hyperboréennes et auxquels il a refusé l'intelligence et les dons merveilleux qu'il a prodigués aux bons Chinois. En revanche, l'esprit du mal s'est plu, selon eux, à nous conférer ses pouvoirs les plus malfaisants. Pour cette multitude ignorante, jusqu'ici les Européens ne vivent que par l'ineffable miséricorde de l'empereur, le fils du ciel, qui aurait pu autrement depuis longtemps les faire disparaître de la surface du monde.

On ne pouvait espérer gagner la Chine à notre civilisation que le jour où ces idées absurdes auraient disparu de l'esprit du peuple.

Quel meilleur moyen d'atteindre ce résultat qu'en obtenant de l'empereur que les représentants des puissances européennes fussent reçus par lui sur le pied d'égalité. Il était évident que les lettrés eux-mêmes ne pourraient continuer à voir des barbares en la personne de gens traités de la sorte par leur souverain.

Mais comment amener ce potentat, invisible pour ses sujets, à se présenter aux yeux d'étrangers ? Bien plus, comment obtenir que les ambassadeurs seraient affranchis des règles de l'étiquette chinoise, qui veulent que tout individu, quel que soit son rang, en s'approchant de la Majesté impériale, se prosterne par trois fois le front dans la poussière ? Un diplomate américain avait dit avec raison : Obtenir cette concession, c'est ouvrir la Chine en entier aux Européens ; c'est cent fois plus important que de renverser la grande muraille ou de reprendre Péking d'assaut.

Eh bien, ce résultat si important, cette concession capitale a eu lieu ; la diplomatie européenne a triomphé des résistances de la cour de Péking : la dernière barrière qui séparait la Chine du monde civilisé est tombée ! Le 29 juin dernier, l'empereur de la Chine a reçu en audience solennelle les représentants des puissances européennes.

Les derniers journaux de Shang-haï nous apportent le récit de ce mémorable événement.

Dans la soirée du 27, les ministres de Russie, des

Etats-Unis, d'Angleterre, de France et des Pays-Bas furent prévenus que la cérémonie aurait lieu le surlendemain, de bonne heure, selon les habitudes de la cour de Péking. L'empereur, en effet, se lève tous les jours à trois heures et demie du matin, fait ses dévotions, après quoi il se met à travailler avec ses ministres.

Cette réception solennelle devait avoir lieu dans le pavillon de Tzu-kuang-ko, situé dans le parc de Nan-haï, à l'ouest de la résidence de l'empereur, dont il est séparé par un lac, et presque contigu au Pé-tang, établissement des lazarettes français.

A l'entrée du parc, on avait établi une enceinte réservée pour les escortes et pour les chaises à porteurs des représentants, afin que ceux-ci fussent à l'abri des obsessions de la foule.

Mgr de la Place mit son habitation à la disposition des représentants, qui s'y trouvèrent réunis le 29 à cinq heures et demie du matin. C'est là que le ministre Tchang-Heou vint les prendre pour les conduire au jardin impérial où les attendait le grand secrétaire Anen-Siang, entouré du Tsang-Li-Yamen, ou conseil des ministres, et d'une foule de mandarins. Ceux-ci portaient tous le costume de cérémonie, qui consiste en une robe de couleur violette avec un plastron carré sur la poitrine et sur le dos, plastron brodé d'une grue pour les mandarins civils et d'un tigre pour les mandarins militaires. Les princes seuls portent le plastron rond et le dragon.

Il était six heures du matin lorsque les représentants arrivèrent à la porte du parc de Nan-haï.

La distance de l'entrée du parc au temple n'est que de deux à trois cents pas ; mais, pour y pénétrer par le côté du sud, où se trouve la porte d'honneur, les représentants durent franchir une distance plus considérable. Ils furent introduits dans un appartement où Sa Majesté se repose ordinairement, et on leur servit du thé et des rafraîchissements.

Au bout d'environ une heure et demie, on vint les prier de passer dans une tente dressée pour cette occasion contre l'un des côtés du pavillon où devait avoir lieu l'audience. La distance du temple à cette tente était d'une centaine de pas, et sur le parcours les ministres étrangers rencontrèrent des groupes de mandarins militaires de différents grades. A l'entrée même de la tente ils furent reçus par le prince Kong, qui était en habit de cour, orné, sur la poitrine, le dos et les épaules, de broderies représentant des dragons. Le prince les invita à prendre place sur des sièges disposés à cet effet et leur annonça que l'empereur était retenu par la lecture de dépêches importantes qu'il venait de recevoir de l'intérieur, mais qu'il ne tarderait pas à paraître. Cette attente fut cependant assez longue, et les dignitaires chinois en paraissaient visiblement contrariés. Toutefois il n'y avait pas lieu de se plaindre, dès le moment que les représentants se trouvaient dans la société du prince Kong et des autres premiers dignitaires de l'empire.

Enfin, vers neuf heures, la chaise impériale parut, et, quelques minutes après, on vint prévenir l'ambassadeur du Japon qu'il allait être reçu. L'audience que l'empereur lui accorda fut de courte durée : le temps de prononcer une brève allocution et de présenter ses lettres de créance.

Vint ensuite le tour des représentants étrangers. Deux ministres du Tsang-Li-Yamen se mirent à la tête de leur groupe, deux autres fermèrent la marche, et ce fut dans cet ordre que le groupe pénétra dans la salle d'audience.

Cette salle occupe tout un pavillon ; elle est à double étage, complètement ouverte du côté du sud. Quatre colonnes divisent le côté ouvert en cinq parties. Au fond de celle du milieu on apercevait une estrade où l'empereur était assis, les jambes croisées, sur un trône assez bas ; à sa gauche, son sabre était suspendu à une panoplie